

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une écriture de la passion

Louise Dupré

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37743ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2001). Une écriture de la passion. *Lettres québécoises*, (101), 12–12.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Une écriture de la passion

PROFIL
Louise Dupré

*J'écris à même la blessure, la déchirure ;
je n'ai pas à la rejeter, mais à l'intégrer
comme figure de ma subjectivité.*

CETTE RÉFLEXION, CLAUDINE BERTRAND l'a faite à l'occasion d'un entretien publié en 1996 dans le numéro 81 de *Lettres québécoises*. Elle revenait alors sur son parcours d'écriture, parcours qui s'échelonne maintenant sur vingt ans, puisque c'est en 1981 qu'elle a fondé la revue *Arcade*, dans laquelle elle s'est investie sans relâche. En 1983 est paru *Idole errante*. S'inspirant des recherches féministes de l'époque, cette fiction-théorie montrait une intéressante réflexion où l'esthétique du fragmentaire était reliée à la fragmentation du sujet-femme à l'œuvre dans la textualité. Ce livre de *la venue à l'écriture* laissait présager la démarche de Claudine Bertrand : en effet, les recueils de poésie qui ont suivi n'ont renié ni les premières prises de position de l'auteure sur le féminin de l'écriture ni l'importance qu'elle a accordée, dès le départ, aux textes des femmes, ceux d'Anaïs Nin tout particulièrement.

Le premier livre d'un écrivain contient souvent en germe toute son œuvre. Après *Idole errante*, la poésie de Claudine Bertrand s'engage dans une quête subjective marquée par la mémoire blessée de l'enfance. En ce sens, la démarche de l'auteure s'intègre à l'exploration de l'intime qu'on a vu se développer au Québec depuis les années quatre-vingt, spécialement dans la poésie au féminin. Et l'intime, ici, passe par le corps, perçu comme le territoire d'un combat entre violence imposée et désir consenti, saccage et extase, où se fait entendre en arrière-plan un appel sans réponse possible à la mère perdue : « Cette peur d'être abandonnée ne l'a jamais quittée », lit-on dans *Idole errante*. Ainsi le rêve de complicité avec les autres femmes est-il non seulement un thème fondateur de la poésie de Claudine Bertrand, mais aussi l'énergie, le dynamisme qui porte l'écriture, puisque c'est grâce au sentiment d'être entendue par les femmes que le texte devient possible.

Voilà ce qu'explorent les premiers recueils de Claudine Bertrand : *Memory*, en 1985, *Fiction-nuit*, en 1987, et *La dernière femme*, en 1991. La poésie semble répondre à cette question posée dans *Idole errante*, encore une fois : « [T]u veux que je te dise ça... cette douleur ? » La douleur d'une enfance qui a laissé des traces indélébiles est à peine esquissée, dans *Memory*, regardée à travers le filtre de la fiction, comme quand on entre dans les secrets d'un personnage de film qu'on observe sous tous ses aspects, en différents plans, avec divers mouvements de caméra. La douleur est décentrée, transformée, dans *Fiction-nuit*, par le geste d'écrire qui veut coïncider avec une mémoire du féminin pluriel permettant d'apprendre à épeler son propre nom. Puis *La dernière femme* nous



montre un affrontement de la douleur, un face-à-face avec le passé, un dévoilement de la colère et de la honte, qui rendent possible une suite poétique comme « Le père que l'on tue ». Ici, on ne cherche plus à créer une distance : la voix est ramenée à un long cri toujours sur le point de déchirer le tissu du texte. La poésie prend le risque de la proximité avec ce qu'elle peut porter de violence, de délire, de déraison.

C'est au moment où l'on accepte de travailler au plus près de sa révolte que l'écriture peut vraiment s'assumer. *La dernière femme* montre un point limite dans la démarche de Claudine Bertrand, comme le font les livres qui rencontrent un noyau de vérité viscérale. Après ces livres-là, l'écriture change, évolue. On le constate ici : explorant le vers, *Une main contre le délire*, le recueil suivant, en 1995, manifeste un désir de détachement dont rend compte une écriture plus elliptique. Ce recueil en effet amorce une nouvelle phase

dans l'écriture de Claudine Bertrand. Le sujet tente d'objectiver le vécu et, par là, de se créer un passage vers la compréhension des choses, la sérénité. Il ne s'agit pas de renier la blessure, ni de la dépasser, mais bien de la traverser. L'écriture tranquillisée n'est pas ici une écriture du déni ou de l'oubli, mais celle du consentement au présent.

Et le consentement au présent sera aussi, chez Claudine Bertrand, acceptation de l'amour. Voilà ce que nous montrent ses deux derniers recueils, *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée*, en 1997, et *Tomber du jour*, en 1999. Dans la passion, dans la fête des corps, le cœur retrouve chaque fois la chaleur du monde, sa lumière. Il peut se consoler de la barbarie. En toute lucidité pourtant. On sait que tôt ou tard viendra la rupture. Ainsi se raviveront les anciennes blessures qui mettront en perspective toutes les souffrances du monde. On le sait, et ce savoir ouvre à une nouvelle réalité intérieure, à la découverte en soi d'une autre identité possible qui conduise à un accomplissement. Et à la poésie. Car c'est bien dans le poème, comme quête incessante de vérité et de beauté, que se déploie l'écriture passionnée de Claudine Bertrand.

